

LE RANZ DES VACHES (en allemand Kuhreihen ou Kuhreigen).

C'est le nom qu'on donne à l'antique mélodie nationale que les bergers de la Suisse ont l'habitude de chanter ou de faire résonner dans leurs pipeaux en menant paître leurs troupeaux ; air bucolique, sans art, grossier même¹, mais devenu fameux, européen, par les effets sympathiques qu'il exerçait sur les montagnards helvétiques au temps de l'âge d'or de l'Helvétie. Il y a un siècle, dans les régiments suisses à la solde de France, sitôt que la cornemuse s'enflait pour jouer cet air, une douce joie brillait dans les yeux de ces fiers soldats ; mais aussi ils n'entendaient pas plus tôt ces sons rustiques et si connus que répètent si souvent les échos de leurs montagnes, que la patrie, leurs chalets, leurs rochers, leur enfance, leurs sœurs, leur vieux père, leur fiancée, se reflétaient dans leur âme avec tant de vivacité, qu'une mélancolie profonde succédait à cette première joie. La plupart d'entre eux n'y pouvaient résister ; les uns désertaient, d'autres tombaient dans une langueur incurable, et beaucoup mouraient. Dès lors le code militaire défendit de jouer cet air, sous peine de mort. Telle est la puissance des chants nationaux qu'elle électrise comme un feu du ciel. Que de pleurs ruisselaient sur les joues des Juifs captifs à Babylone, si au pied des rives pâles de l'Euphrate quelques voix mélancoliques qu'ils avaient entendues dans le temple venaient à leur tour chanter des cantiques des Moniées, c'est-à-dire le chant du départ si désiré pour Jérusalem bâtie sur les hauteurs de Sion ! On nous dira que le Ranz des Vaches, tout rustique, composé sans doute par quelque ancien bouvier inconnu, ne peut être comparé aux magnifiques cantiques des enfants de Coré. Nous répondrons que villanelle sans art, il n'en a pas moins une des conditions voulues par toute musique, l'art de toucher. C'est un trois-huit qui commence d'abord par un adagio plaintif, où quatre mesures de suite redisent les mêmes

¹ En deux occasions dans cette page l'auteur insiste sur le manque d'art de cette mélodie. C'est un pur non sens, puisqu'une musique qui vous transporte est justement le comble de l'art !

notes, et rien n'est plus mélancolique que ces répétitions ; les grands compositeurs l'ont bien senti : Mozart et Beethoven surtout, génies aimant la solitude, en eurent le sentiment comme le bouvier helvétique : tous les trois l'avaient pris dans la nature. Après l'adagio du *Ranz des Vaches*, vient un allégo où l'âme semble secouer sa mélancolie ; puis elle y retombe par un court adagio, puis elle se relève par un allégo, puis, enfin, elle semble s'absorber à jamais dans sa tristesse, sous les notes d'un adagio de vingt-et-une mesures qui termine l'air.

DENNE-BARON.

Depuis Viotti jusqu'à Lafont, la plupart de nos virtuoses ont essayé d'introniser le *Ranz des Vaches* dans nos concerts ; la reine Anne avait fait aussi de vains efforts pour le naturaliser à sa cour ; mais il est pareil à une fleur bien indigène, qui ne veut briller que sur le sol où Dieu l'a mise et qui se fane partout ailleurs. C'est dans les Alpes qu'il faut l'entendre, c'est « dans les lieux mêmes où il fut fait, dit Bridel, au milieu des rochers des Alpes, sur la porte d'un chalet. Il lui faut les accompagnements de la nature, le fracas d'un torrent et le bruissement des sapins agités, qui sert de basse continue, la voix de l'écho qui le répète et le prolonge, les beuglements des vaches qui y répondent, le carillon de leurs cloches qui y jette au hasard des sons aigus à intervalles inégaux ; il est du plus grand effet dans nos hautes solitudes, et semble donner aux paysages alpestres quelque chose de solennel et de mystérieux, surtout quand il est exécuté de nuit sur les flancs de l'Alpe opposée, sans qu'on aperçoive ni les chanteurs, ni les instruments, et que le silence absolu de l'heure ou du lieu est brusquement rompu par des modulations simples, tristes et presque sauvages, dont la répétition n'est point monotone. »

Il ne faudrait pas croire que le *Ranz des Vaches* fût le même pour toute la Suisse ; au contraire, sans rien perdre

de sa nationalité, on a varié à l'infini le type primitif qui le caractérise. Chaque canton a le sien, marqué de son génie particulier. Ainsi, celui de l'Oberhasli, composé sans doute originairement dans le canton d'Appenzell, est doux et suave comme le lait de ces vallées, sa longue énumération des vaches du troupeau; *Brauni, Gyge, Rami, Braudi, Chaggi*, etc., fait souvenir des érodes de la Bresse, qui se terminent aussi par l'appel nominal des attelages. Le *Kuhreihen* de l'Emmenthal peint la gaieté des vachers de cette contrée, dont il nomme joyeusement les magnifiques prairies. Les pâtres du Niesen ont également le leur, qui semble se bercer, s'ébattre mollement comme la brise dans les pâturages boisés du Siebenthal. Mais de tous les *räts* c'est celui du canton de Vaud qui prend le pas sur les autres pour la beauté de la mélodie, c'est aussi le plus fameux de tous.

G. OLIVIER.